

LIVRES A LIRE

Station Transit

Geneviève Letarte. Montréal:
Editions de la Pleine-Lune, 1983.

Carole La Grenade

C'est dans un espace urbain que se joue Station Transit; voyage entre le inbound et le outbound¹. *Je* se déplace à vive allure, nomade de l'urgence du devenir. Revendiquer d'être *je*, d'être *elle*, mais d'être aussi *tu*, celle à qui *je* parle. Voici donc la quête de cette gitane:

"Je suis une gitane sans tribu. Une gitane ni sale ni propre. Une gitane qui se demande: 'Mais pourquoi me suis-je arrêtée ici?' Oh! déesse des eaux et de la terre, je me prosterne, j'abandonne mon passé, j'abandonne l'avenir, je lèche la main qui me conduisit jusqu'ici, au coeur de ma vie."²

Stations, transits, dans toutes les villes du monde, chez toutes les femmes. Un lieu urbain élastique qui s'étire jusque dans les Bois Francs pour se retrouver, l'instant d'un éclair, le nez collé à ses souliers, traînant le long d'une rue du Plateau Mont-Royal.

L'urgence transpire de l'écriture. De petites phrases qui tombent comme un coup sec, se terminant parfois sur un pronom sujet. Des phrases non tensées: "Ne pas retenir le mal ni le nourrir". Le passage d'une langue à une autre, d'un langage à un autre et la situation de panique que ces mouvements provoquent. Un roman qui revendique l'expression de la situation *right now* dans le paradigme du *je*.

Je est entière et refuse d'être

nommée autre que femme. Le texte évolue doucement, non sans retour, dans le labyrinthe de l'identification. Etre quoi? devenir qui? ou l'inverse... et surtout avoir droit à cette ambivalence. *Je*, *tu*, *elle*, une même femme et parfois, des trajectoires qui se croisent:

"Mais qui es-tu donc? Une poétesse pour dire quoi dans la brume d'un fond de cendrier? Une amante pour baiser qui dans la canicule du Plateau Mont-Royal? Une héroïne pour révolutionner quoi au juste?... Loin du culte névrotique, retrouver le cul tendre de l'espace détendu, le secret du sexe éparpillé dans des milliers de directions gourmandes."

Comment s'articule, dans ce roman, cette ambiguïté identifiée et sexuée: femme? On la promène. On la fait s'agiter. On lui fait ouvrir et fermer les jambes, la bouche, les doigts qui marchent sur les touches de la machine à écrire. Station Transit, c'est l'amour et le jour d'une femme pour elle, mais surtout pour elles et aussi pour eux. Aussi pour eux et bien sûr pour elles parce que *je* ne veut ressembler à rien:

"N'avoir ni l'allure ni l'attitude qu'on attendait de moi. Percevoir un homme, une femme, une machine et décrire ce qui se passe".

Ce texte est donc une affirmation de *je* et une revendication de la place et de la reconnaissance qui revient à *je* et à ses constituantes *tu* et *elle* et cela, sans jamais s'insérer dans une représentation étriquée.

Mis à part le féminin singulier, on trouve aussi dans ce roman d'autres identités tout aussi saisissantes, compte tenu de la place qui leur est allouée. On y retrouve des femmes fortes et colorées, l'amie, la soeur,

l'amante. Toujours présente jusqu'au vertige, l'angoisse adulte, l'"être" là, vivante jusqu'à la mort, sans cesse, et penser. En filigrane, le doux musicien, l'ami de longue date, les amants qui apparaissent au coin du désir. "Le féminin masculin basculés".

Station Transit c'est aussi, et je l'assume, l'angle x de l'auteure, Geneviève Letarte:

"Vouée à l'excès d'une peau différente, transexualisée jusqu'à la gravité".

Un premier roman: Station Transit. C'est pour moi, trois journées de fièvre en décembre. Mon regard qui revient à chaque détour sur la photo de la page couverture. C'est une écriture qui m'a conduite au Cargo, un soir de février, entendre la "macadam girl" et l'aimer fantasme en marchant dans le froid, rue St-Denis, jusque dans mon lit, jusqu'à maintenant.

Une première critique:... *Je* parle des langages qui sont aussi des miens. J'ai aimé retenir la page, retenir mes yeux pour avoir encore à lire le lendemain. Moments trop brefs. *Je* l'écris ici: il me semble important de souligner l'urgence du devenir et la nécessité de jouir en écriture, comme ailleurs, dans tous mouvements du corps et de l'esprit, lorsque *je* est ambiguë, identifiée et sexuée: femme.

"L'urgence est une sacrée visiteuse, te trouble et te touche l'âme de ses aiguilles... Le livre est criblé de trous, comme la chair vivante massée par les années, les crevasses et les déchirements".

1. Inbound, outbound, la direction du métro dans les villes américaines: vers le centre-ville, vers la banlieue.

2. Tous les textes cités sont tirés du livre.

Que c'est bête, ma belle!

Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon, Soudeyns-Donzé éditeurs. Montréal, 1983.

Françoise Ligier

Pour réussir une carrière universitaire, et parfois seulement pour garder son poste ou obtenir des subventions, les professeur/e/s doivent publier et encore publier. Ce qui paraît une exigence, favorise l'apparition, sur une base trop souvent égalitaire, d'oeuvres variant dans la profondeur de leur contenu. C'est ainsi qu'on trouvera côte à côte, des présentations de ce qui n'est encore qu'un projet, des comptes-rendus d'une étape dans la recherche ou l'expérimentation, des ébauches de solutions, des propositions provisoires et puis aussi, bien sûr, des bilans qui font le tour d'un problème. Tout cela a sa place, mais encore faut-il que le produit soit clairement identifié quand il est offert. Le livre de Julia Bettinotti et Jocelyn Gagnon aurait pu faire avancer la recherche sur les messages destinés aux femmes si les auteurs avaient clairement défini ce qu'il était. Des études sur une certaine presse féminine au Québec, faites par les membres d'une équipe inégalement expérimentés, puis rassemblées par les responsables du projet, voilà ce que j'y ai vu. Ceci n'est pas un procès mais une lecture possible, la mienne, qui a voulu tenir compte du contexte de production, pour donner à ce petit livre sa juste place; car même s'il présente des limites *Que c'est bête, ma belle!* n'est pas pour autant dépourvu d'intérêt.

Des limites, tout projet en a et il paraît honnête de les indiquer au lecteur; dans le cas qui nous intéresse, les auteurs ne semblent pas les avoir définies parce que tout laisse croire que les résultats de cette recherche étaient à l'origine, destinés à un public restreint, des initiés connaissant les règles qui régissent leur participation et pour lesquels les implicites et les clin d'oeil complices font partie du jeu de la

communication. Comment expliquer autrement les faiblesses touchant le corpus retenu, le flou entourant la méthodologie utilisée et, finalement, le manque d'unité de l'ensemble de l'oeuvre qui laisse planer à la lecture une impression de décousu.

L'objectif de vouloir "*décrire ces productions reconnues sous le nom de 'presse féminine' à un moment donné de leur 'histoire'*" pour dégager les valeurs véhiculées par le discours et le contenu, était un projet prometteur; nous attendons dans ce domaine des données solides qui permettraient de tirer des conclusions probablement dérangentantes politiquement et économiquement; cet outil fourni par une analyse sérieuse, nous en avons besoin pour démasquer ce qu'on soupçonne depuis longtemps: une production qui dit aux femmes ce qu'elles doivent faire et comment elles doivent le faire. Contrairement à Julia Bettinotti et à Jocelyn Gagnon je crois peu à l'information "*gratuite*" qu'ils disent être l'apanage des textes destinés à tous (ou aux hommes); cependant je crois que certains éléments de notre société fabriquent des messages destinés à des êtres qu'ils évaluent, au départ, comme plus ou moins indépendants; l'innocence du langage fait mauvais ménage avec toute idéologie basée sur la confrontation; ce n'est donc pas un hasard si nous nous retrouvons parmi les victimes du pouvoir des mots; dire pourquoi et comment cela est arrivé contribuerait à notre re-naissance; c'est pour cela que j'appuie le projet décrit dans l'introduction.

Cependant je ne suis plus les auteurs dans leur façon d'atteindre cet objectif. L'échantillonnage retenu pour établir le corpus sur lequel les études seront faites, est trop réduit et construit selon des choix qui dénotent un manque de rigueur scientifique; j'aurais accepté cette sélection si elle avait servi de matériel à des étudiants s'exerçant à une démarche méthodologique fraîchement acquise; mais je ne m'explique pas qu'on en tire des conclusions qui paraissent générales; car le petit "s"

placé à la fin du mot "*études*" imprimé sur la couverture, n'est pas suffisant pour indiquer qu'il s'agit de quelques études et non pas d'une étude.

Toute méthodologie se doit d'être définie avant que ne débute un travail d'analyse; ici les outils utilisés ne sont pas clairement identifiés et semblent même parfois varier d'un chapitre à l'autre. Les auteurs parlent par exemple de discours, de texte, d'actes de langage, sans expliquer ce qu'ils entendent par là; or on sait que même les linguistes ne s'entendent pas sur ce sujet. Et puis, pourquoi parler d'*enthymène*, de *surérogation* et faire appel par des citations trop nombreuses à la notoriété d'auteurs reconnus, sinon pour rechercher un certain appui? Il semblerait que les auteurs n'aient pas voulu faire confiance à une approche sémio-linguistique parce qu'ils la savaient limitée. Le projet n'avait pas besoin de protecteur pour être adopté, et les auteurs ont déjà, par ailleurs, démontré qu'ils savaient prendre des risques et s'avancer en terrain découvert.

Ce livre manque d'unité, d'homogénéité, de fil conducteur. Le titre et la couverture promettent, explicitement et implicitement, des *études*, pour un large auditoire, sur la *presse féminine au Québec*, faites avec sérieux et dont les conclusions seraient présentées avec humour. La préface essaie de tisser un lien entre les projets en faisant entrevoir des conclusions générales tirées d'une recherche analytique; promesse que ne tiendront pas les chapitres qui suivent, inégaux quant à la qualité de leur contenu et au style truffé d'un humour pamphlétaire qui sied mal à un discours informatif.

La lecture de *Que c'est bête, ma belle!* me laisse l'impression que les auteur/e/s sont tombé/e/s dans le piège qu'ils/elles dénoncent. On s'attendait à un discours informatif et on a affaire à un discours politique. Ils/elles démasquent le Mal, se font l'instrument par lequel le Bien est révélé en donnant à leur argumentation un effet de vérité, basé sur des apparences de sérieux

inspirées par les liens qui les unissent à un savoir garanti par une appartenance universitaire. Ce message se trompe de destinataires; celles et ceux qui le liront sont déjà gagné/e/s à la cause défendue et n'aiment pas se faire dire quoi penser.



Les Coïncidences terrestres

Yolande Villemaire. Montréal: Editions de la Pleine-Lune, 1983.

*Lynn Lapostolle
et Emilie Painchaud*

Une femme-au-corps-de-sphinx est le scarabée bleu d'une parole qui est mystère et nécessité. Et les coïncidences terrestres? L'énigme reste à résoudre.

Un texte sans points ni virgules, ni même de *majuscules*. Une écriture poétique qui n'est pourtant pas de la poésie. Une écriture-berçante qui nous murmure ses côtés obscurs, secrets et magiques.

Certaines phrases nous poussent à nous envoler dans des lieux de réflexion; d'autres, par contre, nous gardent sur terre à la première lecture.

Yolande Villemaire établit des liens avec d'autres textes, et à l'intérieur de son texte même. *à pas de loup dans le silence...à pas de loup dans le futur...* le texte passe du mode impersonnel au mode personnel. Le ton est souvent humoristique, les coïncidences inusitées. L'auteure joue avec l'orthographe et la phonétique. Pour elle, le temps n'est pas une barrière: dieux et déesses d'Egypte côtoient les écrans cathodiques. Elle mélange les grandes questions existentielles et les expressions populaires. Les coïncidences se retrouvent dans les domaines de l'écriture, de l'amour et de la mort.

La présentation de ce livre-sphinx est originale et attrayante. Il faut en faire une lecture subtile...sa langue est drôle, c'est une drôle de langue. and we like it.

La Journée internationale des femmes

Renée Côté. Montréal: Les Editions du Remue-ménage, 1984, 234 p.

Jacqueline Hogue

Dans une mise en page sobre, intelligente, originale, Renée Côté nous livre un étonnant document sur l'origine du 8 mars, Journée internationale des femmes. Sa recherche faite de coupures de journaux, abondamment commentée avec humour, prend l'allure d'une véritable révélation de faits historiques cachés au public d'aujourd'hui. Grâce à l'auteure qui a patiemment pillé bibliothèques et archives, nous faisons en même temps connaissance avec des dizaines de militantes qui revendiquaient le droit de vote, de meilleures conditions de travail et, avant tout, le droit strict de participer activement et concrètement à l'action politique.

Et nous découvrons ce que nous savions déjà: que les partis politiques faisaient appel aux femmes comme bénévoles dans les congrès internationaux ou autres, mais les "oubliaient" lorsqu'il s'agissait de prendre au sérieux leurs revendications. Et le parti socialiste du début du siècle n'a pas échappé à la règle: les leaders syndicaux se gargarisaient du slogan trop connu: "la libération des femmes passe par la lutte des classes". Recette bien commode qui renvoyait à coup sûr les militantes à leurs casseroles. Et à leurs illusions. Les temps ont-ils changé...?



Elle travaillait à Ideal Dress

Un collectif de retraitées et pré-retraitées. Ed. Saint-Martin, Montréal, 1984, 96 pages.

Jeanne Maranda

Ce petit livre se veut un outil de sensibilisation aux problèmes qui guettent les personnes mises à la

retraite. Il ouvre en même temps des avenues pour une meilleure acceptation de leur condition en favorisant un renouvellement d'intérêts à cette période de leur vie.

Les neuf auteures ont choisi la fiction pour illustrer les différentes étapes que les ouvriers et les ouvrières auront à maîtriser quand ils se verront sans travail.

Plus pauvres, isolés des leurs, les retraités et pré-retraités sont vulnérables, la dévalorisation les guette, la femme, surtout si elle n'a vécu que pour ses enfants, l'ouvrier, s'il n'a pas eu le temps ni les moyens de se bâtir une vie axée sur autre chose que sur son travail.

La solidarité et l'amitié demeurent les seuls atouts pour une vraie intégration au milieu des retraités.



La peau familière

Louise Dupré. Montréal: Editions du Remue-Ménage, 1983.

Irène Pagès

Difficulté de rendre compte d'un texte poétique. *La peau familière* de Louise Dupré. Ne pas faire que l'analyse dissectante le prive, ce texte, de sa respiration, sa tonalité, ses résonances intérieures: le palpable, le tressage d'une natte - ma fille -, tout ce qui se fait en pensant l'ailleurs trop présent, Beyrouth ensanglanté et ses femmes cachant des enfants sous leur jupon souillé, et le "je" qui dresse la table tout en pensant ses défis, ou l'autre soi-même rêvant ses désirs "illucites". Echos de la chair et du savoir l'expression se fait toujours à fleur de peau dans ces poèmes.

Louise évidemment pour qui "le temps n'est plus aux timides illusions" et qui entend "rythmer leurs entraves à ces millions de femmes", se faire "conscience d'époque", module "la difficile articulation du corps à la théorie" Ainsi tisse-t-elle la seconde à même

le premier, à même "les faits les gestes et les soupçons". Et la colère aussi. Celle-ci sourd de l'initiale coulée en douceur: la peau familière des chaudes sécurités "file", soudain, "éventrée dans l'horreur du matin blanc", au nom du monde patriarcal au goût de guerre et de mort. "Je vois des tortionnaires et des femmes mettre la table pour leur maître tant de pâleur".

Peau douce amère.

Mais gagne la sérénité des "biographies d'usage" où la mère reste du côté de l'enfant comme pour s'arracher au vague", précaution, d'une "misère de l'avant texte" à l'autre, bien entendu. Ainsi, du quotidien, surgit "l'urgence" de dire la femme telle qu'en elle-même, la nôtre, celle d'aujourd'hui, celle qui n'a plus ses illusions des matins creux purement domestiques mais qui puise ses forces à même le familier et ses "désordres". Urgence toujours ressentie par Louise, par vous et par moi, de se sentir bien dans sa peau de femme et de le clamer. D'autres ne savent pas encore se sentir bien dans la leur. Urgence de dire la liberté qui se voudrait libre au point de ne plus avoir à dire "je suis une femme", urgence d'être tout simplement.

D'où l'émoi à lire Louise, notre soeur, notre pareille.



Small expectations: society's betrayal of Older Women.

Leah Cohen. Toronto: McClelland and Stewart, 1984

Judy Creighton

La société, en général, perçoit les femmes âgées comme étant des êtres quelque peu pathétiques et un tantinet maboules, quand on n'estime pas tout simplement qu'elles sont de caractère difficile et qu'elles réclament trop de leur entourage et de la société.

C'est ce qu'affirme la politicologue Leah Cohen qui a publié récemment les résultats d'une étude de quatre

ans réalisée auprès des femmes âgées du Canada, des États-Unis et de l'Europe. Elle y dénonce, non sans véhémence et colère, le traitement que la société réserve à cette partie de la population.

Dans son étude, elle fait un tour d'horizon des possibilités que la société offre aux femmes de 25 à 100 ans.

Mme Cohen, qui s'est entretenue avec plus de 250 femmes venant de toutes les couches de la société, rappelle que toute la documentation qui existe sur le processus du vieillissement et les problèmes que cela comporte touche presque exclusivement les hommes. Elle a donc dû surmonter de nombreuses difficultés pour compléter son étude.

Mme Cohen en est venue à la conclusion que la discrimination contre les femmes âgées est insidieuse, subtile et qu'elle se répand partout.

"J'ai été littéralement submergée par la colère et le désespoir en réalisant à quel point on néglige et on abuse des femmes âgées dans le monde occidental."

Mme Cohen affirme que c'est l'amour profond qui l'unissait à sa grand-mère maternelle qui l'a incitée à réaliser cette étude en profondeur.

"Ma grand-mère m'a littéralement formée. Elle faisait tout pour répondre à mes questions, aussi complexes soient-elles. A certains moments de sa vie, on s'est gaussé d'elle, on l'a trompée et on lui a menti, mais elle a toujours su conserver sa dignité."

Dans ses interviews, elle a découvert que le même sort est réservé à toutes les femmes du monde. Malgré que celles-ci aient été ignorées par leur entourage, abusées et trompées – souvent contraintes à la pauvreté – elles demeurent courageuses et conservent le sens de l'humour tout autant que celui de l'absurde.

Selon Mme Cohen, les personnes âgées sont, en règle générale, rejetées par la société, "mais celle-ci dédaigne particulièrement les vieilles femmes."

Cette forme de rejet commence très tôt chez la femme et prend de l'ampleur dès que celle-ci atteint l'âge de 25 ans, dit-elle.

"On nous apprend dès la vingtaine à craindre le processus du vieillissement. Certains mass media instillent même cette crainte chez des groupes de femmes encore moins âgés. L'industrie des cosmétiques nous inonde de messages nous invitant à déclarer une guerre ouverte à ce qu'elle décrit comme étant les ravages de l'âge."

"L'objectif principal de cette campagne est de nous faire croire, va sans dire, que nous devons conserver notre attrait sexuel pour l'homme qui, lui, n'est pas frappé par le même processus de vieillissement et qui, selon la publicité, améliore son apparence avec l'âge."

Mme Cohen s'en prend également aux agences sociales qui ne se préoccupent tout simplement pas des problèmes que les femmes vieillissantes doivent surmonter.

Les femmes âgées sont trois fois plus nombreuses que les hommes âgés à être physiquement maltraitées. Malgré ce phénomène, la presque totalité des refuges pour femmes battues refusent les femmes âgées et n'admettent que les jeunes mères et les enfants.

Selon Mme Cohen, la majorité des Canadiennes de plus de 65 ans vit sous le seuil de la pauvreté.

"Si les femmes représentaient une chose importante pour nous, nous verrions à ce qu'elles touchent de pensions supérieures à \$6,000 par année."

Elle invite donc les mouvements féministes à s'intéresser et à se pencher de plus en plus sur ces problèmes, leur rappelant que le vieillissement est le lot de toutes.

Elle croit que la situation pourrait être améliorée par le biais d'une action politique.

Elle estime d'ailleurs que les femmes de sa génération, qui ont vécu le mouvement féministe des années 60 et 70, ne toléreront pas les injustices qu'ont subies les femmes de plus de 65 ans.

"Il est impossible que ma génération accepte de subir ce sort. J'espère qu'elle ne permettra pas à la société de rejeter les femmes âgées comme s'il s'agissait d'une voiture usagée qui ne peut plus servir."

Reproduit avec la permission de Le Devoir (article paru le 30 avril 1984).